

Une tache phylloxérique

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **32 (1894)**

Heft 32

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-194415>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS

datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet ou du 1^{er} octobre.

Une tache phylloxérique.

Depuis qu'on parle du phylloxera, jamais ce terrible ennemi du vignoble ne s'était montré sur les riants coteaux qui bordent notre lac de Lausanne à Villeneuve. Les vigneronnes de cette contrée s'en croyaient à jamais préservés, dans la persuasion qu'une culture soignée, de bons engrais et des soins assidus n'avaient rien à craindre de ce dangereux insecte.

Ils restaient donc parfaitement calmes et disaient : *L'ein est d'ao phylloxera coumeint dai pioux et d'ai pudze, ellido que voliont ein avii ein ont.*

Cette amusante réflexion, qui a déjà été citée dans le *Conteur*, se traduit ainsi : « Il en est du phylloxera comme des poux et des puces ; ceux qui veulent en avoir en ont. »

Aussi quelle affreuse alerte que celle qui leur a été donnée l'autre jour, par la tache phylloxérique du Burignon.

Empressons-nous de rappeler ici que le domaine du Burignon est situé dans la commune de Chardonne et non dans celle de Puidoux, comme quelques journaux l'ont dit.

Lavaux n'a donc pas encore été atteint par le fléau, et ses habitants n'entendent pas qu'on leur attribue la maladie du voisin.

Mais quelle menace pour l'avenir !

Quand on songe que ces belles vignes, étagées sur ces riants rivages, constituent pour ainsi dire l'unique ressource de la contrée, on frémit à l'idée de l'immensité du désastre, si jamais le fléau venait à s'y répandre d'une manière générale.

Vous figurez-vous ces coteaux si riches, si fertiles aujourd'hui, complètement dénudés par l'absence des millions de ceps qu'on devrait arracher !... Vous les représentez-vous plantés de maïs, de fèves, de choux et de betteraves, après un passé aussi glorieux !...

Quelle déception pour ces pauvres gens de Lavaux, quel deuil dans toutes ces caves dont ils sont si fiers !

Voyez-vous enfin disparaître tant de crus réputés, tels que ceux de la Boliatte, du Châtelard, de Villette, de Cala-

min, du Treytorrens, du Dézaley, d'Yvorne et de Villeneuve?...

Ces vignes vers lesquelles le travailleur s'est penché si souvent, ces vignes qu'il a tant de fois arrosées de ses sueurs, disparaîtraient ainsi !... Les efforts faits depuis des siècles, les travaux persistants de tant de générations aboutiraient à une telle calamité !... Non, ne nous laissons point aller à de sombres pressentiments ; le ciel nous l'épargnera ; et la science, dont les ressources sont inépuisables, ne tardera pas à avoir raison de cette perfide petite bête, infâme parasite, vivant de la vie des autres, et qui n'a rien à faire en ce monde, après tout !

Outre les premiers défrichements opérés sur ces rochers arides par les moines de Haut Crêt, de Montherond et de Hauterive (Fribourg), dont le noble exemple encouragea les habitants de Lavaux, on ne se rend généralement pas compte de ce qui a été fait dans des temps plus rapprochés de nous, pour transformer ces pentes abruptes en terrasses verdoyantes et fertiles.

Pendant des siècles, la vigne qui existait sur ces coteaux a été livrée à l'état de nature ; ici traînante et rampante, sans aucune élévation ; là se soutenant d'elle-même sur sa tige, sans autre appui que son propre bois ou les branches d'arbres voisins.

En 1833 encore, les deux tiers des vignes du Dézaley étaient un chaos entremêlé de quelques ceps soutenus, partie au moyen d'échalas, partie se traînant sur les roches roulées ou contre des parois de rochers, disputant la place aux ronces et aux fraises.

La terre qui forme les terrasses les plus élevées a du être transportée *hottée* après *hottée* des bords du lac ; et une grande partie de cette terre a été apportée de la côte de Savoie, surtout des environs d'Evian. Ce sol aujourd'hui si productif, et que les Suisses allemands désignent sous le nom de *Ryffthal* (vallée de la maturité), a donc été créé par les efforts et l'intelligence des Vaudois.

Nulle part peut-être la vigne ne se vend à un prix plus élevé qu'au Déza-

ley, nulle part elle ne donne des produits plus abondants et n'est cultivée avec plus de soin qu'à Lavaux !

« Et quelque pénibles que soient les labours qui font prospérer le cep, dit M. Vulliemin, le vigneron de race ne les abandonne pas volontiers. Il se plaît sur les collines où tant de fois, depuis son jeune âge, il a vu lever le soleil. Il l'aime cette vigne, où il a fatigué ses bras durant la semaine ; et le dimanche, c'est vers elle qu'on le voit promener ses pas. Vieux et cassé, il s'y rend encore tous les matins, et il enseigne à la génération nouvelle à élever ces ceps qu'il connaît comme ses enfants. »

En effet, on ne saurait guère concevoir les Vaudois sans la vigne, ni la vigne sans les Vaudois. Semblables en cela à ces perruches qui s'aiment tendrement et dont la mort de l'une entraîne presque toujours la mort de l'autre, ils ne sauraient vivre séparés.

Est-ce à dire que le Vaudois ne sache pas user sagement du produit de nos vignobles ? Non. Ce vif attachement qu'il a pour ces ceps qu'il a vu grandir, les soins tout particuliers qu'il leur voue, ne sont en réalité que du patriotisme et nullement un goût passionné pour le vin comme on pourrait le supposer.

Voyez un peu ce vigneron offrant un verre à des amis près d'un bel *ovale*, dont le guillon est à portée de la main : il y a là toute une étude à faire. Ces braves gens y boivent en amateurs délicats, expérimentés, en vrais artistes, et non pour le seul et matériel plaisir d'avaler du vin.

Nous l'avons déjà dit quelque part, et chacun a pu le constater maintes fois, le vigneron devant son tonneau n'est pas pressé de vider son verre : il le considère d'abord avec amour, il l'entoure de regards caressants, il l'élève à la hauteur de ses yeux, puis le ramène plus bas, s'avance sur le seuil de la cave, puis revient dans le demi-jour, faisant ainsi miroiter son vin à tous les effets de lumière, pour le voir tour à tour gris perlé ou jaune paille.

Ah ! Dieu nous préserve à jamais du phylloxéra. L. M.

Les ouvriers et M. Ruchonnet

à tir cantonal de 1868 à Lausanne.

On n'entend plus parler aujourd'hui de l'*Internationale*, cette grande association de travailleurs, qui fit tant de bruit il y a quinze ou vingt ans. Elle avait été fondée à Londres, lors de l'Exposition universelle de 1862, dans une réunion de délégués ouvriers des différentes nations; et en 1866 eut lieu, à Genève, le premier congrès ouvrier, où furent prises diverses résolutions importantes.

L'*Internationale* prit bientôt une extension considérable et vit augmenter chaque jour son influence en soutenant les grèves par des secours pécuniaires. Elle eut un congrès à Lausanne en 1867 et un à Bâle en 1868. Dès 1871, l'association eut encore quelques congrès, mais son importance alla toujours diminuant en Europe.

Mais, ainsi que nous l'avons rappelé il y a quelques mois, un grand réveil se fit dans le monde ouvrier, en 1889, pendant l'Exposition de Paris, où un congrès, composé des délégués de toutes les nations, institua la fameuse démonstration internationale du 1^{er} mai. Chacun sait le reste.

Cela dit, il est intéressant de rappeler avec quelle modération, on peut même dire avec quelle sagesse, les ouvriers de Lausanne, se rattachant à l'*Internationale*, formulaient alors leurs revendications. Les paroles échangées, au tir cantonal de 1868, entre les cinq associations ouvrières de Lausanne et M. Louis Ruchonnet, conseiller d'Etat, qui reçut leurs bannières, nous en donnent un bien bel exemple.

Voici ce que nous empruntons aux *Annales du Tir cantonal vaudois de 1868*, publiées sous les auspices de la Société vaudoise des carabiniers et du comité local :

Ouvriers, leur dit M. Ruchonnet, la liberté, basée sur l'égalité, fera un jour le tour du monde. La liberté, en effet, ne sera complète que le jour où l'égalité ne sera plus un mot, mais une réalité. Et, par égalité, je n'entends pas ces égalités violentes qui abaissent tout, mais celles qui s'imposent par la raison, l'intelligence et le cœur.

Vous avez apporté ici vos bannières, parce que vous saviez qu'elles seraient bien reçues. Soyez certains, en effet, que nous vous rendrons justice aussi longtemps que vous apporterez parmi nous la paix, que vous ne nous apporterez pas le niveau qui coupe les têtes élevées, mais le cric qui élève ceux qui sont en bas.

Après cela, les membres de l'*Internationale* se réunirent sous la cantine et échangèrent entre eux de nombreux discours généralement modérés. Un des leurs, M. Mottier, prononça ces sages paroles :

Le jour est prochain où le travailleur sera le maître; mais expliquons-nous: le maître par son intelligence. Or nous n'atteindrons ce but de nos aspirations que par l'instruction et la moralité. Ce qui nous manque, ouvriers vaudois, c'est la vie de famille, le respect pour la femme et l'amour des enfants. Tant que nous demeurerons ignorants et mauvais pères de famille, nous n'aurons pas le droit de demander notre émancipation. Un vivat à l'ère nouvelle, où l'ouvrier sera capable de représenter la nation, même au Conseil d'Etat.

Un autre ouvrier porta un toast énergique et enthousiaste à la santé de M. Ruchonnet, qui répondit en ces termes :

On a bu à ma santé personnelle. Je vous remercie; mais permettez-moi un conseil. Buvez plutôt à la santé des principes: les hommes passent et les principes restent. Mettez de côté les noms propres. Mais, de plus, mes amis, ne buvez pas aux principes, mais réalisez les principes.

Votre présence ici est un fait dont l'importance n'échappera à personne, car c'est la première fois que les sociétés ouvrières viennent s'asseoir à la table de la nation. Vous êtes dignes de l'occuper. Cette présence ne doit être pour personne un sujet d'inquiétude, car votre devise est *moralité et travail*.

La société se base sur la famille; soyez donc bons pères de famille, élevez vos enfants, et, pour les instruire, devenez savants vous-mêmes, habiles dans vos professions; cultivez aussi les idées religieuses, celles qui élèvent la moralité. Sans cela, mes amis, vous ne trouverez que doute et découragement, et non pas la force qui vous est nécessaire pour l'accomplissement de votre œuvre.

Pour lutter contre le capital, il faut devenir capitaliste, et vous pouvez tous le devenir. Songez à la puissance immense de l'épargne, de l'économie: vous êtes peu, sans doute, réunis ici, mais si vous êtes à la hauteur de l'idée, vous représentez des milliers d'hommes; songez à ce que produirait une cotisation de un centime par jour et par homme? Utopies, dira-t-on. Non, en réalité! Voyez ce tir, ce stand, ce pavillon des prix: tout cela serait incroyable si ce n'était réel; c'est un résultat de l'association, de l'union entre quelques hommes. Egaux par l'intelligence, par la nature, par le droit, proclamez que vous l'êtes de fait. Je bois à l'égalité.

Ce discours est chaleureusement acclamé par les ouvriers.

Un malin au théâtre.

La Chaux-de-Fonds, 5 août 1894.

Monsieur le rédacteur,

À plusieurs reprises, vous avez entretenu vos lecteurs des inconvénients que les chapeaux de dames présentent, au théâtre, pour la grande majorité des spectateurs qui restent tête nue.

Il faut user de ménagements envers les dames, c'est vrai, mais il y a une mesure à tout. Si en échange de ce que j'ai payé pour ma place de parterre ou de pourtour, on ne m'offre que la vue

d'une cathédrale de paille et de nœuds de rubans, j'ai le droit de protester, me semble-t-il. Eh bien, c'est ce que nombre de dames n'ont jamais su ou plutôt n'ont jamais voulu comprendre. Aussi, malgré toute la galanterie dont je suis capable, je ne puis le leur pardonner.

Quoi! pour le seul plaisir d'exhiber une coiffure monumentale, le sexe dit aimable, le sexe que nous avons l'habitude de considérer comme la plus belle moitié du genre humain, se plaît à boucher la vue, à masquer complètement la scène à cet autre sexe, moins beau peut-être, mais bon, généreux, et qui l'adore!... Voilà ce que je n'ai jamais pu comprendre.

Il faut avouer que nous sommes parfois bien débonnaires, nous autres fils d'Adam.

Et ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que malgré toutes les attaques dont les dames ont été l'objet, dans les journaux, au sujet de ces malencontreux chapeaux, aucune d'elles n'a osé répondre, aucune d'elles n'a trouvé quelque argument valable pour sa défense. Il faut que la cause soit décidément bien mauvaise.

Bref, voici à ce sujet une petite scène qui s'est passée, il y a quelques mois, au parterre de notre théâtre.

Une dame, assise aux fauteuils d'orchestre et coiffée d'un chapeau dont je n'essaierai pas de vous donner la description, ennuyait fort un monsieur placé immédiatement derrière elle. Il entendait, mais ne voyait absolument rien.

Ne sachant comment faire pour pouvoir jouir du spectacle, n'osant pas demander à la dame de vouloir bien enlever le monument dont elle s'était attifée, il imagina un moyen: celui de mettre son tube, qu'il tenait sur ses genoux. Il s'en coiffa donc résolument.

Aussitôt il entend crier derrière lui: « A bas le chapeau! à bas le tuyau de poêle!... » Or comme tout le parterre avait les yeux tournés vers lui, il dut se découvrir précipitamment.

À ce moment, la dame, par curiosité, se retourne, et ne voyant aucun chapeau derrière elle, se laisse intimider par tous ces regards et s'imagina que c'est à son chapeau qu'on en veut. Vite elle l'enlève, et la scène apparaît à l'auteur de ce truc nouveau genre.

Veuillez agréer, monsieur le rédacteur, mes salutations bien cordiales.

Votre abonné, B.

Le mari de Suzelle.

L'express de Mulhouse venait de passer, ébranlant, d'un lourd fracas, les rails surchauffés; c'était au mois de mai, par une journée orageuse, la garde-barrière de Sie-rentz, les manches relevées, son drapeau à la main, demeurait encore immobile, son